



HISTOIRE

QUAND LES CIVILISATEURS CROQUAIENT LES INDIGÈNES. Dessins et caricatures au temps des colonies. – Alain Ruscio et Marcel Dorigny

Éditions Cercle d'Art, Paris, 2020, 264 pages, 39 euros.

Dans cet ouvrage très richement illustré, les historiens Alain Ruscio et Marcel Dorigny décryptent la façon dont les colonisateurs caricaturaient les « indigènes » entre 1830 et 1962. Portant sur l'ensemble des colonies, de l'Afrique à l'Indochine aux îles du Pacifique, le livre éclaire les documents en les remettant dans leur contexte historique. Propagande qui exalte l'héroïsme des soldats, images de massacres au nom du drapeau français : les manuels scolaires, discours politiques, expositions coloniales, chansons et films sont censés rallier l'opinion. Les tenants des races « supérieures » développent le sentiment d'être investis d'une mission – écoles, dispensaires, hôpitaux, grands travaux –, mais... « la colonisation ne fut pas une œuvre altruiste ». Les mouvements anticolonialistes sont présents, notamment avec l'action des milieux libertaires – dont les journaux menèrent la guerre du trait –, puis celle des communistes.

A. M.

IDÉES

LE PAIN D'ÉTOILES. Giono au Contadour. – Alfred Campozet

La Thébaine, Le Raincy, 2020, 188 pages, 20 euros.

Dans le flot de publications suscité par le cinquantenaire de la mort de l'écrivain Jean Giono, ce petit livre pourrait passer inaperçu. Ce serait dommage. Alfred Campozet, maçon et poète, y consigne ses souvenirs du Contadour, cette communauté de « camarades » que Giono rassembla chaque année, de 1935 à 1939, dans une ferme de la montagne de Lure. Les « Contadouriens » se réunissaient autour d'un homme, d'un lieu, mais surtout autour d'une foi pacifiste partagée – qui inspira à Giono des écrits comme *Refus d'obéissance* ou *Précisions*. Dans son texte, fin, léger, souvent savoureux, Campozet restitue l'ambiance du Contadour, trace quelques portraits, rappelle les rites et les entreprises du groupe. Ni théoricien ni prédicateur, il donne dans son récit (augmenté, dans cette nouvelle édition, d'un beau dossier documentaire) une idée des combats et des illusions des pacifistes des années 1930. Car, comme la communauté utopique de *Que ma joie demeure* (1935), le rêve contadourien est rattrapé par le drame. En septembre 1939, la guerre éclate. Giono, au dernier moment, décide de se rendre au centre de mobilisation. Campozet sera le seul à ne pas répondre à l'appel.

ANTONY BURLAUD

FAIRE PREUVE. Des faits aux théories. – Howard S. Becker

La Découverte, coll. « Grands repères - guides », Paris, 2020, 272 pages, 21 euros.

En 1949, Samuel Stouffer, psychosociologue de l'éducation et de la déviance à Harvard, publie *The American Soldier*, résultat d'une enquête sur le moral et les comportements au sein de l'armée américaine. Suit un an plus tard un complément sur les méthodes de mesure et d'analyse cosigné par Paul Lazarsfeld et Robert Merton, de l'université Columbia, qui constitue un manifeste en faveur des méthodes quantitatives en sociologie. La confiance en l'approche quantitative d'une sociologie « normée », selon les termes de l'épistémologue Thomas Kuhn, est ébranlée un peu plus tard par l'échec retentissant de l'institut de sondage Gallup, qui prédit à tort l'élection de Thomas Dewey face à Harry Truman, trente-troisième président des États-Unis. S'ensuit un débat sur le statut de la preuve en sciences humaines et sociales, enjeu d'autant plus vif qu'il conditionne l'accès aux crédits de recherche de la National Science Foundation. Howard S. Becker revisite ici les termes d'un débat toujours actuel sur l'articulation entre hypothèses théoriques et matériaux empiriques, montrant que le constat des insuffisances méthodologiques peut être reformulé en problématiques souvent fécondes.

DOMINIQUE DESBOIS

ARTS

ÉCRITS STUPÉFIANTS. Drogues et littérature de Homère à Will Self. – Cécile Guilbert

Robert Laffont, coll. « Bouquins », Paris, 2019, 1 440 pages, 32 euros.

« Je regardais un fagot de bois, je me trouvais être tous les morceaux qui le composaient ; je voyais à l'extérieur leur écorce, et à l'intérieur leurs veines, leurs sèves et visitais tout ainsi avec minutie. » Louis-Alphonse Cahagnet décrit avec drôlerie ses sensations après avoir avalé trois grammes de haschisch – excusez du peu – dans *Sanctuaire du spiritualisme*, écrit en 1850. Nombre d'écrivains, dont Charles Baudelaire, Walter Benjamin, William Burroughs ou Bret Easton Ellis, ont été amateurs de « paradis artificiels » et auteurs de pages fortes sur leurs expériences. L'énorme travail d'anthologie de Cécile Guilbert – vingt ans de recherches – nous entraîne dans un voyage hallucinant où l'on voit le plaisir que les drogues peuvent procurer, mais aussi les dépendances et les dépressions qu'elles provoquent, à travers des centaines de textes souvent rares et savamment contextualisés. Chaque stupéfiant est ainsi restitué dans son contexte historique – par exemple la colonisation de l'Asie pour l'opium – et littéraire.

JEAN STERN

POLITIQUE

Marseille en bataille

« **O**n appelait les habitants « les apaches ». En 1904, ça voulait dire « la racaille »... » Le documentaire du journaliste Philippe Pujol (1) commence par l'homélie du père Vincent, à Saint-Mauront, quartier du 3^e arrondissement de Marseille, l'un des plus pauvres de France. Filmée à l'été 2019, cette approche d'une favela du centre-ville affirme que, pour sauver la jeunesse, il ne reste plus que trois institutions : la paroisse, l'école et le service social. L'arrondissement a porté à sa tête un candidat du Printemps marseillais (gauche). Le portrait au vitriol de son adversaire se trouve, comme celui de divers élus marchands de sommeil, dans le livre-enquête de Pujol, qui a rencontré un grand succès (2).

Pour l'écologiste Michèle Rubirola, nouvelle maire de la ville, qui a évincé l'inoxydable Jean-Claude Gaudin, le 28 juin 2020, la tâche est ardue. Le syndicat Force ouvrière, qui *péguait* (« collait à ») l'ancienne mairie, n'est pas déstabilisé pour un sou ; la ville est endettée ; les pistes cyclables finissent dans des murs ; les toits des écoles laissent passer la pluie ; les punaises de lit prennent, pour changer, un abonnement à la bibliothèque ; les plages sont devenues privées, etc. Et l'état du logement est connu. « *Marseille en guerre* », annonce le journaliste Bruno Le Dantec (3). L'impossible gentrification du centre-ville, pauvre, populaire, relève de la vitrine, et « *la Canebière* [la grande avenue du centre] est la ligne Maginot d'une guerre sourde », car « les quartiers nord sont un territoire comanche qu'il faut tenir à distance ». La « gestion » de la ville, entre les réseaux liés à M. Jean-Noël Guérini, naguère président socialiste du conseil général des Bouches-du-Rhône, en attente d'un jugement pour prise illégale d'intérêts, mais toujours parlementaire, et le « système Gaudin » suivait quelques principes : ne rien investir dans le public, laisser le parc immobilier se dégrader et faire « briller » Marseille. Sauf que, pour briller, « les pénuries sont devenues une stratégie (4) »... Les effondrements de la rue d'Aubagne, dans le quartier Noailles, le 5 novembre 2018, ont été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, lequel se remplit depuis vingt-cinq ans.

C'est entre la place Jean-Jaurès, qu'on appelle la Plaine, et Noailles, qui la joute, que se sont

jouées les élections. Dans cette ville qui compte des centaines d'immeubles fermés, une partie des électeurs ont pris peur devant tant d'incompétence. L'adjoind à l'urbanisme se contentait de signer des mises en péril, tandis que la métropole lançait des chantiers tous azimuts « pour feindre de réaliser en six mois ce qu'on n'a pas fait en vingt-cinq ans », rappelle Le Dantec. La Société locale d'équipement et d'aménagement de l'aire métropolitaine (Soleam), chargée de la gentrification du centre-ville, érigeait un mur de deux mètres et demi de haut autour de la place Jean-Jaurès (5) pour pouvoir démarrer les travaux, quelques jours avant les huit morts de la rue d'Aubagne.

La *Bataille de la Plaine* (6), une « fiction-docu » qui mêle la Commune de Marseille à la lutte contre la disparition de son marché, raconte les années de lutte contre la « requalification » de la Plaine en « village créatif », alors qu'elle est le fruit du départ du marché de gros en 1974 et de sa réoccupation par une frange marginale de la société : *bikers*, jeunes ouvriers sans argent, héroïnomanes, militants politiques... Économie de peu, idées libertaires, collectifs multiples, les murs sont devenus des espaces de création pour toutes les tribus urbaines, cent commerces futiles et mille bars alternatifs ont vu le jour. Surtout la nuit. Hommage à la Plaine d'un de ses enfants, Manu Théron : « *Nous retournerons chanter aux tables, contre ces bordilles, et là on relèvera, et la tête et les tables (7) !* »

CHRISTOPHE GOBY.

(1) Philippe Pujol, *Péril sur la ville*, Arte, 2019, www.arte.tv

(2) Philippe Pujol, *La Chute du monstre. Marseille année zéro*, Seuil, Paris, 2019, 288 pages, 19 euros. Du même auteur : *La Fabrique du monstre*, Les Arènes, Paris, 2016.

(3) Bruno Le Dantec, « Marseille en guerre. Entre effondrements et coquilles vides », *Vacarme*, n° 89, Paris, hiver 2020.

(4) Michel Peraldi et Michel Samson, *Marseille en résistances. Fin de règnes et luttes urbaines*, La Découverte, coll. « Cahiers libres », Paris, 2020, 228 pages, 19 euros.

(5) Tomagnetik, *La Bataille de la Plaine, 2018-2019*, Niet! Éditions, Le Mas-d'Azil, 2020, 40 pages, 6 euros.

(6) Nicolas Burlaud, Sandra Ach et Thomas Hakenholz, *La Bataille de la Plaine*, Primitivi, 2020, 75 minutes. Sortie le 21 mars 2021. On peut le soutenir sur HelloAsso.

(7) Polifonic System, « A de matin », extrait de l'album *Totem-Sismic*, 2019, Buda Musique, Ivry-sur-Seine, 2019, 16,05 euros.

LITTÉRATURE

Comment écrit-on « je » en arabe ?

L'AUTOFICTION gagne le « monde arabe », où les écrivains ont commencé à défier « à la fois les formes d'écriture conventionnelles et les tabous religieux comme sociopolitiques ». Le Mahorais Darouèche Hilali Bacar en propose une histoire dans un essai issu de sa thèse, *Des autofictions arabes* (1), et en analyse les difficultés spécifiques, notamment celle d'« affirmer son individualité ». Trois raisons à cela : le poids du communautarisme, les contraintes sociales et la langue, « *otage du conservatisme* ».

Est-ce le français, « langue natale du « je » » selon Jean Déjeux, auteur d'études sur la littérature francophone au Maghreb, qui aurait permis à des écrivains maghrébins – Kateb Yacine, Mohammed Dib, etc. – de s'extraire de la chape de l'oumma (communauté de croyants) et de son poids niveleur ? L'autofiction serait-elle réservée à l'Occident ? En fait, s'il est vrai qu'elle est problématique dans le monde arabe, où l'on considère comme immorale l'exploration de l'intimité et de la sexualité, cette démarche a pourtant eu lieu. Ce que Darouèche Hilali Bacar illustre par l'étude de trois écrivains de langue arabe : le Marocain Mohamed Choukri, l'Égyptien Sonallah Ibrahim et le Libanais Rachid El-Daïf. Mais les femmes aussi y ont concouru. La romancière saoudienne Zaynab Hifni publiait ainsi en 2004 un recueil de nouvelles, *Femmes sous l'équateur*, où elle traitait de la sexualité et des rapports hommes-femmes dans le royaume saoudien. Elle y perdit son passeport.

Les romans de Mohamed Choukri (1935-2003) racontent sa vie « de manière directe, crue, incandescente, sans aucune retenue ». Il décrit les bas-fonds de Tanger, la prostitution avec des touristes étrangers... « *Autobiographie picaresque* » pour Jean Genet, son mentor et ami. Cette littérature de la transgression, qui sublime l'individu au détriment du groupe, résonne plus fort encore par l'usage de la langue arabe, qu'elle affranchit de sa supposée sacralité. Si le concept d'autofiction n'existait pas du temps de Mohamed Choukri, l'auteur soutient l'hypothèse selon laquelle « ses textes relèvent davantage de l'autofiction que de l'autobiographie

picaresque » dans la mesure où le personnage principal réussit à vaincre le déterminisme social et à s'extraire de sa condition ».

En 2003, Sonallah Ibrahim (né en 1937) refuse un prix littéraire décerné par le ministère de la culture égyptien : un geste de protestation face à la politique proaméricaine du régime. Avec Gamal Ghitany, il incarne un courant nouveau dans la littérature égyptienne, qui rompt avec le réalisme de Naguib Mahfouz. Ses romans explorent la sphère individuelle en évoquant son enfance, son combat politique et ses années de prison.

Rachid El-Daïf (né en 1945) est, lui, l'un des romanciers libanais les plus connus de sa génération. Militant communiste, il rechigne d'abord à l'écriture du moi. Mais, gravement blessé par une bombe, il s'engage en littérature pour parler des traumatismes de la guerre. Sa démarche autofictionnelle exprime son profond désarroi, aggravé par la faillite de ses croyances de militant révolutionnaire.

On trouve une illustration oblique du propos de l'essayiste dans l'ouvrage posthume de Malek Alloula (1937-2015) *L'Écrivain* (2). Bien qu'écrite en français, son œuvre, très algérienne, tend à défaire les carcans de la société conservatrice oranaise des années 1950 pour exprimer les pulsions et les pulsations de l'individu. Lycéen, il aide son père dans son activité d'écrivain public. Le courrier qu'il rédige le révèle à lui-même. Dans le même temps, il découvre l'amour avec une prostituée de la maison close voisine, qui l'entraîne à fréquenter la « grandeur occulte des bordels ». Le récit de ce dévoilement à la fois pudique et intime est sous-tendu par une réflexion sur la similitude entre prostitution et écriture, sur l'autobiographie et l'autofiction.

AREZKI METREF.

(1) Darouèche Hilali Bacar, *Des autofictions arabes*, Presses universitaires de Lyon, 2019, 488 pages, 25 euros.

(2) Malek Alloula, *L'Écrivain*, Rhubarbe, Auxerre, 2019, 146 pages, 12 euros.

DANS LES REVUES

■ **FOREIGN AFFAIRS.** Le capitalisme après la pandémie ; le danger de la prochaine étape du réchauffement climatique ; pourquoi le Proche-Orient continue de compter pour les États-Unis ; comment les femmes ont conquis le droit de vote. (Vol. 99, n° 6, novembre-décembre, bimestriel, abonnement un an : 89,95 dollars. – New York, États-Unis.)

■ **DISSENT.** Technologie et crise du travail ; ce qui se passe dans les maisons de retraite américaines ; la crainte de l'« appropriation culturelle » va-t-elle conduire chacun à rester dans son couloir ? ; la politique des États-Unis en Afrique. (Vol. 67, n° 4, automne, trimestriel, 12 dollars. – New York, États-Unis.)

■ **CATALYST.** Une analyse économique et sociale du Thermidor arabe ; le poison politique de l'activisme numérique ; comment la Réserve fédérale s'emploie à préserver l'hégémonie du dollar. (Vol. 4, n° 2, été, trimestriel, 15 dollars. – New York, États-Unis.)

■ **NEW LEFT REVIEW.** Un regard rétrospectif de Perry Anderson sur le traitement du Royaume-Uni dans la *New Left Review* depuis six décennies. Comment l'intégration monétaire européenne a renforcé la subordination de la zone euro au dollar. (N° 125, septembre-octobre, bimestriel, 12 euros. – Londres, Royaume-Uni.)

■ **PROSPECT.** Apprendre à gouverner « dans le rouge », alors que les dettes s'accumulent. La crise du Covid-19 provoquera-t-elle une transformation des structures d'accueil des personnes dépendantes au Royaume-Uni ? (N° 292, novembre, mensuel, 5,95 livres sterling. – Londres, Royaume-Uni.)

■ **THE DIPLOMAT.** Le Japon, la Corée du Sud et Taïwan ont vite maîtrisé le Covid-19 en raison d'un État interventionniste, d'un système de santé performant, de la priorité donnée au collectif (port du masque) et... de la proximité de la Chine, qui a permis d'adopter certaines mesures expérimentées à Wuhan. (N° 72, novembre, mensuel, abonnement un an : 30 dollars. – Washington, DC, États-Unis.)

■ **MONDES EN DÉVELOPPEMENT.** La transition énergétique chinoise : enjeux économiques et urbains. La Chine investit dans l'énergie verte afin d'améliorer son image, de trouver de nouvelles sources de croissance et d'en finir avec l'« air-pocalypse » qui mécontente la population. (N° 191, 2020/3, trimestriel, 40 euros. – De Boeck, Paris.)

■ **DIPLOMATIE.** L'esclavage au XXI^e siècle à l'abri des regards sur les porte-conteneurs, dans les fabriques textiles, dans les foyers des riches habitants du Golfe... Également : décryptage du rapprochement entre l'Iran et la Chine. (N° 106, novembre-décembre, bimestriel, 9,80 euros. – Paris.)

■ **MOYEN-ORIENT.** Focale sur la montée en puissance de l'opposition politique palestinienne en Israël, à l'heure où la « diabolisation » des Palestiniens de 1948 par la droite et l'extrême droite illustre l'« érosion de la démocratie (...) au sein d'un État qui se définit désormais comme celui du peuple juif ». (N° 48, octobre, trimestriel, 10,95 euros. – Paris.)

■ **LATIN AMERICAN PERSPECTIVES.** Une étude comparative des défis posés au Mouvement des sans-terre (MST) brésilien par les pouvoirs de gauche, puis de droite. Les rapports du Parti des travailleurs à la Constitution du pays, des années 1980 à nos jours. (N° 234, septembre, mensuel, 51 dollars par an. – Sage Publishing, Thousand Oaks, États-Unis.)

■ **PROBLÈMES D'AMÉRIQUE LATINE.** Une livraison consacrée à l'Amérique centrale depuis la révolution sandiniste au Nicaragua, qui affiche d'emblée l'orientation de ses analyses : « Nul doute que les sandinistes visèrent dès juillet 1979 la construction d'un parti-État totalitaire. » (N° 116, 2020/1, trimestriel, 20 euros. – Éditions Eska, Paris.)

■ **MONDE(S).** La guerre froide globale ; la coopération militaro-économique entre l'Égypte et la République démocratique allemande (RDA) pendant la guerre froide (1969-1989) ; Fidel Castro, le plus authentique des chefs révolutionnaires ? (N° 18, novembre, semestriel, 25 euros. – Presses universitaires de Rennes.)

■ **REVUE D'ÉTUDES COMPARATIVES EST-OUEST.** Ce numéro rend compte de l'action de groupes de pression favorables à la criminalisation des régimes communistes, notamment à l'échelle européenne. (Vol. 51, n° 2-3, septembre, trimestriel, 30 euros. – Paris.)

■ **ALLEMAGNE D'AUJOURD'HUI.** Dans un entretien, le président du Bundestag et chancelier de la discipline budgétaire Wolfgang Schäuble rame pour justifier les dépenses engagées par le gouvernement allemand à la suite de la crise du Covid-19. (N° 233, juillet-septembre, trimestriel, 18 euros. – Presses du Septentrion, Lille.)

■ **JÉRUSALEM MAGAZINE, AN 0.** Cette revue imaginaire, réalisée il y a plus de deux mille ans, revient sur l'actualité agitée de la Palestine quand Jésus de Nazareth voit le jour. Pour l'armée romaine, qui l'occupe depuis une soixantaine d'années à l'époque, le territoire s'avère déjà un « casse-tête permanent ». (Décembre [réédition], numéro unique, 10 euros. – Le Cerf, Paris.)

■ **LES CAHIERS DE DROIT.** Dans *Le Capital* (1867), Karl Marx démontre comment le contrat de travail organise la sujétion de l'ouvrier à son employeur. C'est donc, selon lui, le respect du contrat qui aliène, et non sa violation qui opprime. (Vol. 61, n° 3, septembre, trimestriel, 30 dollars canadiens. – Québec, Canada.)